Ce sont là les premiers ouvrages qui ont commencé la réputation de M. Marmier. Le monde des lettrés et des lecteurs prit goût à ce voyageur qui voyageait pour tout de bon, qui voyait si juste, qui racontait si bien. On était charmé de cette sincérité, de cette bonhomie qui ne manquait point de malice, de cette bonté qui savait à l'occasion être sévère, de cette parfaite distinction d'esprit et de langage. Les éditeurs accueillaient avec faveur les travaux du voyageur. Les salons — il y en avait en ce temps-là — s'ouvrirent avec empressement devant l'homme du monde qui rappelait à tous ce qu'on a toujours appelé en France un « galant homme. »

L'écrivain ne songea d'ailleurs pas à se reposer. Et presque chaque année c'était un nouveau voyage ou un nouveau volume. On sait la part qu'il avait prise à l'expédition de la *Recherche* dans les mers du Nord. Il voulut visiter le nouveau monde, et ce voyage nous a valu d'intéressants travaux sur les Amériques et les Antilles, de gracieux tableaux de ces pays lointains, des pages émues sur les souvenirs que la France a laissés là-bas. L'écrivain non plus n'a pas été oublié dans les pays où l'on aime la France. On l'a bien vu ce matin à la belle couronne qui, parmi tant d'autres, ornait le cercueil : « A Xavier Marmier, les Canadiens. »

Puisque nous parlons de l'écrivain, n'oublions pas de rappeler que M. Marmier avait abordé avec succès la littérature d'imagination. Ses *Mémoires d'un Orphelin*, son *Histoire d'un pauvre musicien*, *Gazida*, *Hélène et Suzanne*, ses *Voyages et aventures de Nils*, ses *Perce-Neige* ses *Fiancés du Spitzberg* surtout ont honnêtement charmé des générations de lecteurs.

En 1871, l'Académie accueillait M. Marmier parmi ses membres, et à l'occasion de sa réception l'écrivain franc-comtois fit allusion, dans une page superbe et émue, aux malheurs de l'année terrible et aux espérances de l'avenir. Il a connu d'autres tristesses. L'unité littéraire de sa vie n'a point été dérangée par le flot de révolte et de scandale qui a passé, qui n'a pas fini de passer encore sur la pauvre France. Il est resté fidèle au culte de la vieille patrie, au respect des traditions, au goût de toutes les nobles choses du cœur et de l'esprit.

Voilà l'homme que ses parents, que de nombreux amis accompagnaient ce matin à l'église Saint-Thomas d'Aquin. On était loin du tapage et du vacarme d'un théâtral cortège qui, il y a quelques jours, conduisait à travers les rues de Paris un autre académicien. Celui là, arrivé à la renommée et au succès par le scandale, a disparu dans le dernier scandale d'une apothéose officielle. Rien de lui ne reste qu'un